

CABINET DE CURIOSITÉS SOCIOLOGIQUES par Gérald Bronner



La guerre des intellectuels

Les polémiques soulevées par les déclarations de certains intellectuels français témoignent d'une course à la visibilité dans le marché concurrentiel des idées.

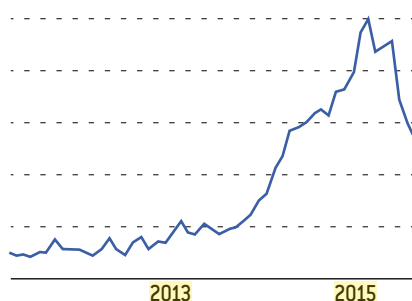
Ceux qui ont jeté un coup d'œil sur la presse française en cette rentrée n'auront pu passer à côté du phénomène de la « guerre des intellectuels » qui s'est cristallisée de façon violente autour de la personne du philosophe Michel Onfray, dont certaines déclarations de nature politique ont surpris. Par exemple, *Le Monde* a considéré que l'affaire était suffisamment importante pour lui consacrer deux unes. Les uns se demandaient si les intellectuels ne seraient pas « à la dérive », tandis que les autres organisaient une manifestation le 20 octobre à la Mutualité, à Paris, pour répondre à la question : « Peut-on encore débattre en France ? »

Pour toute personne non directement impliquée dans ces joutes, le tout laisse une impression de dérisoire hystérie. Ces intellectuels, et le cercle de commentateurs qui leur est attaché, ont convoqué des accusations sérieuses et des mots souvent durs pour se désigner les uns les autres.

Et voici cette curiosité sociologique qui a motivé l'écriture de cette chronique : ne peut-on espérer que ce monde, censé être composé d'individus contrôlant le langage et les enjeux moraux qu'il implique, soit caractérisé par une forme de sage retenue ? Non certes une forme d'indifférence, mais un jugement dont la hauteur tempérée évoquerait quelque chose d'une sagesse ?

Cet espoir est bien entendu naïf pour qui connaît un peu l'histoire des polémiques intellectuelles, lesquelles n'ont pas souvent échappé à la règle de l'hystérie. Il l'est encore pour qui sait que les groupes d'individus en

délibération peuvent être victimes d'un dénommé « effet de polarisation ». Cet effet se manifeste lorsqu'un groupe, ayant délibéré, adopte des positions plus radicales que la moyenne des positions individuelles avant la discussion. En d'autres termes, si la discussion fait parfois émerger une forme de tempérance du jugement, elle peut souvent aboutir à une radicalisation des positions de chacun.



LE MOT « CLASH » EST À LA MODE en France, comme le montre le nombre de pages web correspondantes trouvées par Google.

C'est là un fait qui a été mesuré à propos de nombreux sujets (l'évaluation des politiques d'aides sociales aux États-Unis, le féminisme, les préjugés racistes, etc.), y compris dans des groupes n'ayant pas de prédispositions à la radicalité, comme l'a rappelé le psychologue social américain Daniel Isenberg, auteur en 1986 d'un état de l'art sur ce point. On peut trouver bien des raisons à ce phénomène, par exemple que les individus ont tendance à s'engager dans une concurrence déclarative qui entraîne une partie du groupe dans des formes de surenchères.

Mais le fait est aussi que les intellectuels tentent de survivre dans un marché très concurrentiel : celui des idées. Et comme il y règne une certaine cacophonie, il faut parler fort pour se faire entendre. Ainsi, les uns n'hésitent plus à faire des déclarations fracassantes et outrées en gardant un œil sur le nombre de leurs relais sur Twitter, et les autres répondent par une indignation non moins excessive, ce qui est une bonne façon de se faire remarquer.

Ce dont il s'agit sur ce marché concurrentiel, c'est de faire de son discours un signe reconnu par autrui dans le bruit ambiant. La polémique et le « clash », pour utiliser un terme à la mode, sont de bons outils de distinction, même pour ceux qui font profession d'user de leur sagesse. D'ailleurs, ce n'est sans doute pas un hasard si le terme « clash » connaît un beau succès dans les recherches effectuées sur Google dans notre pays depuis 2013.

Reconnaissons que ces clashes impliquent plus souvent des rappeurs ou des starlettes de télé réalité que des essayistes, mais ayons aussi assez de lucidité pour penser que les processus dont ils usent pour se distinguer dans une économie de l'attention cacophonique ne sont peut-être pas si dissemblables. Cette conclusion n'est après tout pas si inconfortable ; le seul enseignement à tirer est sans doute que ces intellectuels ne se tiennent pas tellement plus haut que nous. ■

Gérald BRONNER est professeur de sociologie à l'université Paris-Diderot.